

BERNADETTE COSTA-PRADES

FRIDA KAHLO

biographie

libretto

© Meta-Éditions, Paris, 2007.
© Libella, Paris, 2013, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-026-9

Bernadette Costa-Prades est journaliste. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages dans le domaine de la psychologie et d'une biographie de Simone de Beauvoir, publiée chez Maren Sell Éditeurs.

À Sonia

On demande des avions et on reçoit des ailes de paille¹.

Frida. Tu t'appelleras Frida. Un nom qui veut dire « paix » en allemand.

C'est ton père qui l'a choisi car il aime les prénoms qui ont une signification. S'il a transformé le sien, Wilhelm, en Guillermo en arrivant au Mexique, c'est pour se fondre rapidement dans son pays d'accueil, comme tous les migrants, pas pour effacer ses origines. D'ailleurs, pour que tu portes une trace de ses racines, il a dû se battre ! Ta mère, Matilde Calderón y González, ne veut pas entendre parler de ce prénom qui ne figure pas dans le calendrier des saints. Ah, la religion ! Voilà bien un sujet de discorde permanent entre tes parents : il est allemand, juif et athée ; elle est mexicaine, catholique et dévote...

Pour briser là la discorde, ton père accepte que Frida soit précédé par deux prénoms dûment estampillés par le curé.

Tu t'appelleras donc Magdalena Carmen Frida Kahlo y Calderón.

Tu es née le 6 juillet 1907, à une heure du matin. Oui, oui, tu as toujours affirmé avoir vu le jour en 1910, année de la révolution mexicaine. C'est que tu trouves nettement plus

1. Titre d'un tableau de Frida peint en 1938.

poétique de naître l'année où Emiliano Zapata et Pancho Villa ont réclamé, pistolet au poing, « *tierra y libertad* » pour le peuple, mettant fin à trente-quatre ans de dictature. Au fond, quelle importance ? Cela ne change rien à ton histoire ; tout au plus, cette anecdote montre bien que tu as toujours cherché à faire plier la réalité à tes désirs. Ton père a tout de suite su que tu serais différente. Différente de tes aînées, Matilde et Adriana, différente de Cristina, née onze mois après toi. Ta mère, épuisée par sa grossesse, ne s'occupe pas beaucoup de toi. Deux mois après ta naissance, elle te confie à une nourrice indienne, douce et affectueuse, qui te chante des berceuses de son Yucatán natal. Heureusement, tu te montres très vite dégourdie et tu ne sembles pas avoir souffert de la relative indifférence de ta mère. Dès qu'il le peut, ton père compense cette distance maternelle en jouant avec toi, lorsqu'il rentre le soir. Il est devenu photographe peu après son mariage avec ta mère, sur les conseils de son beau-père dont c'était le métier. En 1907, il occupe encore le poste de photographe officiel du patrimoine mexicain et colonial du gouvernement de Porfirio Díaz. Un travail qui lui convient parfaitement, puisqu'il a toujours dit préférer les monuments aux gens, ne souhaitant pas « embellir ce que Dieu a créé laid ».

À cette époque, ton père ne manque pas d'argent. Il a même pu faire bâtir une jolie maison dans le quartier de Coyoacán, une petite ville tranquille à une heure du centre de Mexico, pour y installer sa famille. C'est une belle réussite pour lui, arrivé sans un sou en poche de Baden-Baden, quinze ans plus tôt, avec pour seul bagage la bénédiction paternelle prononcée sur le quai le jour de son départ : « Je suis avec toi... »

Installé à Mexico, il s'est marié trois ans plus tard, puis a rencontré Matilde au moment du décès de sa première femme. Très vite, il est tombé amoureux d'elle, séduit par

ses beaux yeux noirs de métisse, sa taille fine, son port de tête altier. Elle avait vingt-deux ans, il en avait vingt-sept, déjà. Ce qui attirera ta mère? Ton père ne l'a jamais vraiment su. Sa peau blanche, certainement, tant les Européens jouissaient d'une aura nettement supérieure à celle des Mexicains, sans parler de celle des Indiens! Le fait qu'il soit promis à un bel avenir professionnel, sans doute. Et sa nationalité assurément, car le seul homme qu'elle ait vraiment aimé était un jeune Allemand qui se suicida devant elle et dont elle gardait précieusement les lettres d'amour dans une pochette en cuir...

À ta naissance, ta famille vit encore dans une belle aisance financière. Trois ans plus tard, quand la révolution mexicaine éclate, ton père devient un photographe renégat, celui des années de dictature, et son carnet de commandes se vide brutalement. Matilde se mure un peu plus dans un silence hostile. « Elle ne savait ni lire ni écrire, seulement compter », diras-tu de ta mère, un peu plus tard. Tu es quand même un peu sévère... Avec le peu que ton père rapportait à cette époque, elle faisait des merveilles. Aînée de douze enfants, elle a appris très tôt à cuisiner, à coudre, à broder et elle savait tirer parti du moindre bout de tissu, du plus maigre reste de ragoût, un art qu'elle t'a d'ailleurs transmis. Mais l'ambiance à la maison n'est pas gaie. Matilde est mélancolique, obsédée par l'économie domestique et l'heure de la messe. Le soir, elle attend son mari pour lui servir son dîner qu'il prend seul, puis il s'enferme dans son bureau pour jouer des sonates de Beethoven sur son piano, lire un livre de Schopenhauer ou encore recevoir un ami avec qui il dispute d'interminables parties de dominos arrosées de litres de café bien fort. Pendant ce temps, ta jeune sœur Cristina et toi, vous vous poursuivez en riant dans le couloir, malgré les « Chuuut » de votre mère. Vous êtes comme des jumelles. Cristina t'admire sans réserve et te suit dans toutes tes bêtises.

Tu t'entends bien également avec ta sœur aînée, que l'on surnomme Matita dans la famille. Tu as huit ans et elle quinze ans et demi quand elle te confie son secret : elle va partir à Veracruz avec son fiancé et se sauver en cachette par le balcon, dans la nuit. Loin de la dénoncer, tu refermes avec soin la fenêtre derrière elle et le lendemain personne ne peut t'arracher un mot sur ce qui s'est réellement passé !

Tu es de loin la plus intelligente des filles de la maison. Et la plus proche de ton père aussi. Matilde lui en fait régulièrement le reproche : « Ta préférée. » C'est un peu vrai...

Le dimanche, il t'emmène avec lui en promenade dans les bois de Chapultepec. Tu te montres vive, curieuse, poses mille questions toujours pertinentes. Vous observez les dessins formés par l'ombre des vieux cèdres de la forêt, les couleurs changeantes de la lumière, vous suivez la trajectoire des fourmis et des papillons. Pendant que ton père peint ses aquarelles, tu ramasses des pierres, des plumes d'oiseaux, des feuilles. Au retour, vous vous plongez ensemble dans des encyclopédies pour les identifier. C'est avec lui certainement que tu as appris à regarder. Que tu as acquis ce souci du détail que l'on retrouve dans la plupart de tes tableaux.

Déjà à cette époque, ton père est sujet à des crises d'épilepsie assez fréquentes et toi, malgré ton jeune âge, tu connais la conduite à tenir : lui tamponner le nez avec de l'éther et surtout récupérer son précieux appareil photo pour qu'on ne le lui dérobe pas !

Un dimanche, peu de temps après qu'il s'est écroulé sur le sol une fois de plus, tu trébuches à ton tour sur une racine et tu te blesses à la jambe droite. Le lendemain, tu ne peux plus bouger la jambe. Les médecins hésitent sur le diagnostic et l'un d'entre eux évoque une poliomyélite. Pendant plusieurs mois, tu gardes le lit, ta jambe reste atrophiée, et tu dois porter des bottines été comme hiver. On conseille à tes parents de te faire faire du sport. Aussitôt, ton

père t'inscrit à un cours de boxe mexicaine, il te fait faire du football, t'achète un vélo pour que tu muscles ta jambe malingre. Ta mère proteste : «Voyons, Guillermo, ce ne sont pas des sports de fille.» Oui, mais ce sont les plus efficaces et voilà le plus important à ses yeux! Les enfants du quartier se montrent très cruels envers toi. Quand tu passes devant eux, ils te poursuivent en te lançant des pierres et en criant : «*Frida pata de palo*, Frida patte de bois.» En retour, tu les insultes abondamment : «Bande de peigne-culs, abrutis!» mais ensuite, tu t'enfermes dans ta chambre pour pleurer.

Ton handicap te rapproche encore plus de ton père : il sait ce qu'est la maladie et la solitude. Pour te tenir compagnie, tu as inventé une amie imaginaire... «Je faisais de la buée. Et d'un doigt, je dessinais une porte. Par cette porte, je m'échappais en rêve, avec une grande joie et urgence je traversais toute l'étendue visible qui me séparait d'une laiterie qui s'appelait "*Pinzón*"... Par le *ó* de *pinzón*, j'entrais et je descendais intempestivement à l'intérieur de la terre où "mon amie imaginaire" m'attendait toujours. Je n'ai gardé en mémoire ni son image ni sa couleur. Mais je sais qu'elle était gaie – elle riait beaucoup», as-tu raconté dans ton journal intime, bien des années plus tard.

Ton enfance est uniquement égayée par ta complicité avec Cristina. Ta mère est sévère avec toi, supportant mal que tu te moques des rituels religieux. À table, pendant les bénédicités, elle rapporte à ton père que tu inventes des paroles à la place des prières, en pouffant de rire avec Cristina. Ce dernier a du mal à dissimuler son sourire. Tu es déjà si atypique...

Lors d'une fête, tu reçois en cadeau un déguisement d'ange, robe blanche et ailes en paille, alors que tu as demandé un avion en modèle réduit. «Elle est tellement garçon manqué! N'en rajoutons pas», a dit Matilde à ton père. Tristesse et déception...

À quinze ans, tu demandes à tes parents de passer l'examen d'entrée à l'École préparatoire nationale, appelée la Preparatoria. C'est un des meilleurs établissements du pays. Comme son nom l'indique, elle prépare en cinq ans à l'entrée à l'université. Peut-être à cause de tes ennuis de santé, en tout cas, tu veux à cette époque devenir médecin. Son seul garçon n'ayant pas survécu, ton père reporte toutes ses attentes sur toi. Tu feras des études, tu iras loin, et tant pis pour les convenances ! Ta mère, bien sûr, n'est guère réjouie à l'idée d'envoyer sa fille à Mexico. Il y a une heure de tramway pour arriver jusqu'à l'école. Et puis, elle vient juste de s'ouvrir à la mixité...

– Tu n'y penses pas, Guillermo. Trente-cinq filles pour deux mille garçons ! Et elle n'a que quinze ans.

– J'ai confiance en Frida, elle saura se faire respecter.

– Mais il y a des manifestations politiques sans arrêt à Mexico, insiste Matilde.

– Écoute, elle n'a pas encore passé le concours d'entrée. Nous en reparlerons à ce moment-là.

Tu prépares l'examen et tu le réussis. Ta mère s'adoucit. Tout de même, tu l'impressionnes... Avec tendresse, comme toutes les mères qui voient leur enfant s'envoler du nid, elle t'aide dans tes préparatifs. Il est convenu que tu porteras l'uniforme d'une étudiante allemande : jupe plissée bleu marine, chemisier blanc, cravate, petit chapeau à ruban. Et c'est avec émotion que le jour de la rentrée tes parents t'accompagnent à l'arrêt du tramway.

Comme pour le choix de ton prénom, ton père, en te regardant t'éloigner vers la ville, se félicite d'avoir tenu bon.